

MUSIQUE

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE, A BRUXELLES. —
Première représentation en langue française de
l'*Or du Rhin* de Richard Wagner (version fran-
çaise d'Alfred Ernst).

(Par dépêche télégraphique)

Bruxelles, lundi, minuit.

C'est la première fois qu'on donne l'*Or du Rhin* en français, sur un théâtre de langue française. Quel regret pour nous à voir, une fois de plus, notre Paris se refuser aux belles initiatives et se réserver on ne sait pour quel temps ! Nous sommes trop heureux, au demeurant, qu'une ville comme Bruxelles se charge de la tâche qu'il nous incomberait de remplir et qui est toute à notre profit. Mais notre gratitude et notre plaisir, par la force des choses, se mêlent d'une juste honte. Pourquoi ne sommes-nous plus que des invités à ces festins de l'art dont nous nous faisons gloire autrefois d'être les amphitryons ?

MM. Stoumon et Calabresi, dès le début de cette saison, nous convient au plus délicieux régal qui se puisse imaginer : régal de poésie, de pensée, de musique, de rêve. Il semble que Wagner ait écrit son *Rheingold* expressément à l'intention de ceux qui se veulent arracher aux platitudes, aux turpitudes, aux pauvretés, aux sottises, aux laideurs. Le magique orchestre n'a pas plus tôt fait entendre ses notes d'incantation qu'on sent, autour de soi, se renouveler l'atmosphère. Quelques sonorités et le prestige s'impose : une barrière s'est dressée entre la vie coutumière et le monde idéal. Le génie a parlé ; l'art nous ramène aux humanités originelles, aux songes des anciens jours. Toute une soirée, nous verrons s'élargir devant nous l'horizon des symboles, briller l'aurore des civilisations, s'élaborer les mobiles de nos actes, se poser les problèmes de nos destinées en des formes à la fois populaires et profondes. C'est comme un royaume de quintessences, où la réalité devient la servante et la justificatrice des visions. Le songe se fait vérité et la vérité se fait songe.

On conçoit qu'un tel théâtre se dérobe aux communes habitudes favorables seulement aux œuvres de tradition. S'adressant à l'homme intérieur et l'affranchissant, une heure, des préjugés sociaux, le mettant, en quelque sorte, face à face avec la nature primitive, les grands drames de la *Tétralogie* wagnérienne veulent être joués en des salles obscures, enveloppés de musique par des orchestres qu'on ne voit pas. La lumière est sur la scène. Chaque acte qui se déroule est une apparition caractéristique, d'un absolu auquel rien ne doit contrevenir. Il faut que les yeux perçoivent la pensée à travers les formes et que l'on respire la musique avec l'air. Le spectacle envahit les âmes. L'autorité de l'idée rejait sur tout ce qu'on voit.

* *

La question dont je m'occuperai ici tout d'abord est celle de la version française. Lorsque le malheureux Alfred Ernst fut brusquement enlevé par la mort, au mois de mai dernier, on se demanda jusqu'où il avait pu conduire l'immense labeur assumé par lui de la traduction équilibrée de tous les drames wagnériens. Mais Ernst était un de ces rares hommes pour lesquels une minute n'est jamais perdue et depuis des années acharné en son effort, il avait presque édifié son monument. Ses transcriptions de la *Walkyrie*, des *Maîtres-Chanteurs* et de l'*Or du Rhin* étaient publiées longtemps avant sa mort. Durant sa suprême maladie, il corrigeait encore son texte de *Rheingold* sur les épreuves de musique envoyées de la gravure. Dans son cabinet, on a trouvé, après ses funérailles, son *Parsifal*, son *Siegfried* et son *Crépuscule des dieux*, complètement traduits sur les partitions allemandes, en interlignes surchargées de notes et de variantes.

La publication de ses textes ne saurait donner lieu qu'à un travail de revision très attentive, mais très simple, fait par des reviseurs dont on saura les noms. Seule la traduction de *Tristan* demeure inachevée, encore que de longs fragments fussent déjà terminés et de nombreuses scènes préparées. Il en est de même pour le second volume de l'auteur de l'*Œuvre de Wagner*. Inutile de dire que tout ce qui est fait verra le jour. Au surplus, pour m'en tenir présentement à l'*Or du Rhin*, c'est la version d'Ernst qui est donnée à Bruxelles et qui sera donnée partout pour des raisons qu'il convient d'expliquer.

Dans les drames du maître de Beyreuth, l'union apparaît si parfaite, si préméditée, si pleinement organique entre la parole, le chant et la symphonie, que toute production approximative dénature la création de fond en comble. Avec l'organisme leit-motival, il y a toujours rigoureuse correspondance du mot essentiel au développement thématique.

Intervertissez l'ordre des mots importants, les déductions motivales perdent leur raison d'être. Le premier souci du traducteur doit donc être de respecter cet ordre à tout prix, sous peine de rompre entièrement l'équilibre voulu et de désorienter l'auditeur. En outre, le style littéraire du maître est si serré de sens et si réduit de paroles, si condensé en vocables brefs, en mots-racines, qu'on n'a chance d'en sauvegarder la force originale qu'en cherchant le plus possible la littéralité.

Au point de vue strictement musical, le génie même de la langue allemande rend cette recherche du littéral plus nécessaire encore. Que de phrases commencent, d'une puissante énergie, par le verbe ! Que de robustes raccourcis ! Que de fortes inversions ! Que de nuances imprévues obtenues par des agglutinations de mots-racines ! L'article ne se présente pas constamment comme en français. Tout a un aspect violemment septentrional. Si l'on se refuse à tenir compte de ces caractères, dont la répercussion est forcément continuelle dans la musique, les inconvénients sont graves et multiples : sens altéré, couleur effacée, prosodie faussée, unité détruite. Les traductions inspirées de cet illogisme pèchent par la base et ne sauraient plus être acceptées.

Bien autre est l'esprit qui a présidé à la version de l'*Or du Rhin*, d'Alfred Ernst, comme à toutes celles du regrettable écrivain. Cette version s'ajuste étroitement à l'original et suit, note à note, le discours mélodique. Le respect des accents y est poussé au dernier point. De même, la salutaire préoccupation des intervalles, des valeurs, des respirations, des sonorités verbales. Les mots de portée sont toujours implacablement à leur place, serait-ce au moyen d'inversions par là justifiées. Pareillement, les images poétiques et les tours particuliers du langage gardent leur netteté typique. L'emploi de l'allitération, familier à Wagner, s'y indique en maints passages, d'une rare ingéniosité.

Je ne conteste pas que de telles traductions soient peu faites pour la lecture ; elles sont faites pour le chant, selon la plasticité du chant, et cela seul nous importe puisqu'il s'agit d'œuvres à chanter. On a, vraiment, par elles, au théâtre, la sensation franche de la déclamation de Wagner. Les paroles sonnent avec cette fermeté mordante qui donne tant de vigueur au dialogue musical wagnérien. J'estime qu'il est impossible de mieux faire. L'expérience nouvelle à laquelle nous venons d'assister, à Bruxelles, rend désormais les discussions superflues.

* *

Je n'ai la prétention d'apprendre à personne que l'*Or du Rhin* ou *Rheingold* est le premier des quatre drames épiques écrits par Wagner sous le titre général de l'*Anneau du Niebelung*. Il constitue même le prologue de cette tétralogie. C'est en ses quatre tableaux préliminaires qu'est présentée l'idée génératrice du cycle tout entier : à savoir, l'avilissement de l'or au contact de la vie, et son pouvoir de perdition sur quiconque l'a touché. A sa force dépravante, le monde ne pourra opposer, pour son salut, que la force sainte du pur amour. Selon la donnée légendaire s'exposent les thèmes formant, pour ainsi dire, le vif de la matière musicale. La plupart, à travers les plus surprenantes transformations, inépuisables en ressources expressives, iront s'épanouissant jusque dans le *Crépuscule des dieux*. Phénomène sans précédent de puissance déductive alliée au lyrisme le plus transcendant !

Un très large espace me serait indispensable pour donner de l'admirable fiction de l'*Or du Rhin* mieux qu'un froid sommaire. Aussi bien ai-je le pressentiment qu'un long temps ne s'écoulera pas avant que les Parisiens puissent se ravir de cette féerie tout ensemble exquise et grandiose. Nous aurons donc le loisir d'étudier plus en détail un ouvrage mystérieux et radieux, de conception splendide et profonde, de charme unique et délicieux.

L'action s'ouvre dans le lit même du Rhin au sein des eaux fluantes, moirées dans les tén-

bras, où s'entrelacent de grandes herbes aquatiques, où se dressent, au-dessus des basses roches, le grand rocher de l'Or. Autour du fatidique récif, baigné d'une clarté crépusculaire, s'ébattent les filles du Fleuve, les trois ondines gardiennes du trésor inconnu. Un être abject, le Nibelung Alberich, monte des abîmes du Nibelheim et, soudain, s'énamoure de ces créatures de fluide beauté, entrevues comme dans un rêve. Tandis qu'elles le raillent en des jeux infinis, le soleil paraît; l'œil de l'or luit parmi les flots verts. Cet or, c'est le talisman qui assure la conquête du monde. Celui-là seul en dépouillera le roc qui aura maudit l'amour. Et le gnome jette à l'Amour son cri d'anathème. Les Ondines sont vaincues. En vain leurs déplorations s'élèvent vers les puissances supérieures. Alberich est redescendu en ses gouffres emportant l'or fatal.

Un dieu errant, le dieu solaire, le dieu du feu, le hardi et joyeux Loge, a surpris le secret des filles du Rhin désolées. Cependant nous voici sur une haute montagne et, sur une cime plus haute encore, les géants achèvent le château du Walhall, commandé par les dieux. Pour prix de leurs peines, Wotan, le Jupiter scandinave, a promis de leur abandonner Freya, la déesse de la beauté impérissable et de l'éternelle joie. Les géants ont tenu leur parole; Wotan hésite à tenir la sienne. Un instant, emmenée de force, la jeune déesse blonde a laissé les immortels en détresse. Qu'offrir aux bâtisseurs du Walhall, en échange de Freya? Loge suggère l'idée de leur donner l'or, volé par Alberich aux filles du fleuve et qu'il s'agit, à présent, de ravir au Nibelung. Ainsi commence à troubler la paix universelle le métal splendide, arraché par la malédiction de l'amour à l'originale silence.

* *

Wotan, avec Loge, descend donc dans les enlignes de la terre, où la race des forgerons frappe à grands coups sur des enclumes, à la lueur des brasiers. Par l'ordre d'Alberich, les Nains ont forgé des objets merveilleux, tressé de mailles d'or un heaume aux vertus magiques, permettant à qui le porte de se transfigurer à son gré, et tordu un anneau conférant le pouvoir de domination par l'or lui-même. Incité par la ruse de Loge, Wotan voit Alberich devenir dragon terrible, puis bestiole immonde et, par dol, il lui prend son bien. L'heure a déjà sonné des crimes provoqués par l'intérêt. Aussitôt l'heure sonne des insatiables convoitises. D'un côté, l'amour est maudit; de l'autre, l'or est perverti.

Sur la haute montagne où nous ramène le dernier tableau, les géants reçoivent, enfin, leur salaire. Il a fallu tout le trésor du Nibelheim pour leur cacher Freya. Maintenant, tout idéal leur fait défaut; leur brutalité les tient seule; ils se jaloussent, ils s'entre-tuent. A l'appel du dieu du tonnerre, un orage éclate, l'arc-en-ciel apparaît. Tel sera le pont vertigineux par où les immortels entreront au Walhall, escortant la déesse blonde, couronnée de roses. Et, pendant ce temps, des profondeurs du Rhin clament les ondines, pleurant l'or perdu, annonçant les malheurs du monde. Les dieux triomphent: ils ignorent à quel point va peser sur eux la malédiction de l'Amour.

* *

A ces éléments essentiels, en ce moment, qu'ajouterai-je? Le simple abrégé que j'en ai pu faire en laisse, je l'espère, transparaître la poésie ample et la philosophie. Mais comment essayer d'envelopper le lecteur de la magie de ces songes qui prennent vie et qui chantent? Comment les initier au mystère de ce prélude où huit cors font flotter, parmi des bruits d'ondes, le thème des originaires aspirations à l'ordre vivant?

Quelles scènes, que celles du jeu des Ondines, de l'éveil de l'or, de la malédiction de l'amour, proférée par Alberich! Les pages sublimes alternent avec les pages du plus éblouissant pittoresque. C'est l'espérance de Walhall et c'est la railleuse jovialité de Loge, racontant la cruelle aventure des Filles du Rhin. C'est la détresse des dieux et c'est la forge du Nibelheim. C'est l'oracle de la déesse Erda. C'est la prodigieuse entrée des dieux en leur burg, construit de la main des géants, lorsque, triomphalement, ils marchent à leur perte, insoucieux des lamentations montées du fleuve.

A se laisser pénétrer de ces enchantements, à s'abandonner aux prestiges de cette musique si claire et si naturelle, si fluide et si mâle, déployant l'abondance inouïe de ses motifs en une atmosphère instrumentale où tout rayonne, on ne pense plus aux procédés de composition, aux systèmes mélodiques et harmoniques: on ressent une sorte de plénitude qu'on n'a nulle envie de raisonner. Puis, à se rendre compte de la structure d'une pareille œuvre, une autre idée s'empare de vous. Que de prétendus musiciens wagnéristes comprennent peu l'esthétique de Wagner!

* *

Les directeurs de la Monnaie ont monté *Rheingold* avec tous les soins qui s'imposaient. M. Seguin interprète le rôle de Wotan en artiste plein d'autorité. J'ai trouvé à M. Imbart de La Tour beaucoup de verve dans le personnage de Loge. M. Dufranne marque le type d'Alberich d'une sauvage et curieuse empreinte. C'est en Mme Kutcherka que s'incarne la déesse Fricka, l'épouse de Wotan: on sait que le tempérament ne manque pas à cette cantatrice, mais, par une louable recherche, elle a voulu prêter à la Junon du Nord autant de majesté farouche que de fougue.

La déesse Freya, fleurie de roses, vit sa vie charmante sous les traits de Mlle Gottrand. Mlle Illynaest une Erda au verbe prophétique; Mlles Milcamp, Claessens et Domenech m'ont paru de gracieuses ondines. Tout cet ensemble d'interprétation s'élève, en somme, au plus honorable niveau.

Toutefois, je veux louer particulièrement l'orchestre, dirigé par M. Flou. L'exécution instrumentale a grande souplesse et grande couleur. Par surcroît, la mise en scène souligne au point qui sied la riche invention de cette épopée féerique. Et voilà, pour tout dire, une belle soirée.

Fourcand